NOUVELLE-ORLÉANS, 1er SEPTEMBRE 1898.

Livraison 5ème. 6e SÉRIE. Tome II

COMPTES-RENDUS

—DE—

L'Athénée Louisianais,

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS.

SOMMAIRE.

Pour l'Abonnement s'adresser au Secrétaire, P. O. Box 725.

Prix de l'Abonnement, $1.50 par An, payable d'avance.
Le Numéro, 25 Cents,
Chez l'Imprimeur, 406 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS :
IMPRIMERIE FRANCO-AMERICAINE, 406, RUE DE CHARTRES

1898.

Nouvelle-Orléans, 1er Septembre 1898.

COMPTES-RENDUS
DE
L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS

La Société fondée sous ce nom a pour objet :

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane ;

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger ;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée, les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société :

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au Président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

CAUSERIE.

Si vous me le permettez, Messieurs, je vous lirai quelques poésies qui, j'en suis persuadé, n'auront rien de neuf pour vous, mais vous feront, je l'espère, passer un moment agréable.

Un bon sonnet, écrivait François Coppée à son ami, Ernest Chaze, mûrit comme un bordeaux suave. J'ose espérer que les fleurs de poésie cueillies par moi çà et là vérifieront les paroles du poète et que le bouquet que je viens vous offrir vous sera aussi agréable que l'étaient à M. Chaze les vers de son ami.

Notre excellent président, à notre dernière séance, me faisait l'honneur de me demander si pour moi Pégase était rétif. A cette demande je ne sais vraiment que répondre et vous me voyez couvert de confusion. J'attribue le silence que j'ai gardé depuis mon essai de l'année dernière à l'aridité de mon imagination, et je dois supposer que la muse qui montre tant de sévérité à mon égard me juge indigne de sa visite.

J'espère toutefois que vous me tiendrez compte de mes bonnes intentions et accepterez, en attendant plus, ce que je me propose de vous lire ce soir.

Je vous lirai d'abord un sonnet écrit sur la mort du Cardinal de Richelieu par un vieux poète.

Le sonnet est un poème dont la pensée et le trait final constituent surtout le mérite. Celui-ci, à part sa valeur littéraire, est curieux par sa tournure toute particulière qui rappelle un peu le calembour. Jugez-en plutôt :

SONNET SUR LA MORT DU CARDINAL DE RICHELIEU.

Impuissantes grandeurs, faibles dieux de la terre,
N'élevez plus au ciel vos triomphes divers ;
La vertu des lauriers dont vous êtes couverts
Ne peut vous garantir des coups de son tonnerre.

Le ministre fameux que cette tombe enserre
Ne témoigne que trop aux yeux de l'univers
Que la pourpre est sujette à l'injure des vers,
Et que l'éclat du monde est un éclat de verre.

Tous les autres veillaient au soin de sa grandeur,
Augmentaient tous les jours sa pompe et sa splendeur,
Et rendaient en tous lieux sa puissance célèbre.

Cependant sa puissance a trouvé son écueil ;
Sa pompe n'est plus rien qu'une pompe funèbre,
Et sa grandeur se borne à celle d'un cercueil.

Je vous lirai un autre exemple tiré des poésies de Clovis Hugues, le poète-avocat. Ce sonnet, si gracieux et si plein de sentiment est intitulé :

LE PREMIER BÉBÉ.

Quand je vis près de toi dans la blancheur des langes
Notre premier enfant, pour la première fois,
J'eus tout à coup dans l'œil des fixités étranges,
Des frissons dans la chair, des sanglots dans la voix.

O pauvres cœurs humains éclaboussés de fanges!
Quoi! disais-je, est-ce bien mon rêve que je vois!
J'ai peu d'espoir en Dieu, mais je pensais aux anges,
Tout en baisant le bout de ses beaux petits doigts.

Ce n'était presque rien : un paquet de chair rose.
Mais le souffle animait la lèvre à demi close;
Et je me sentais fier, candide, triomphant;

Et je me demandais comment une âme humaine
Contient, sans déborder comme une coupe pleine,
Tant d'amour pour la mère et d'espoir pour l'enfant.

J'emprunterai aussi aux "Poèmes Antiques" de Leconte de Lisle une jolie pièce descriptive. Vous connaissez, Messieurs, les vers de ce poète, vers classiques, et pour ainsi dire moulés dans le bronze. Voici cette poésie dans toute sa beauté méditative et mélancolique :

NOX.

Sur la pente des monts les brises apaisées
Inclinent au soleil les arbres onduleux;
L'oiseau silencieux s'endort dans les rosées
Et l'étoile a doré l'écume des flots bleus.

Au contour des ravins, sur les hauteurs sauvages,
Une molle vapeur efface les chemins;
La lune tristement baigne les noirs feuillages;
L'oreille n'entend plus les murmures humains.

Mais sur le sable au loin chante la mer divine,
Et des hautes forêts gémit la grande voix,
Et l'air sonore, aux cieux que la nuit illumine,
Porte le chant des mers et le soupir des bois.

Montez, saintes rumeurs, paroles surhumaines,
Entretien lent et doux de la terre et du ciel!
Montez et demandez aux étoiles sereines
S'il est pour les atteindre un chemin éternel.

O mers, ô bois songeurs, voix pieuses du monde.
Vous m'avez répondu durant mes jours mauvais ;
Vous avez apaisé ma tristesse inféconde,
Et dans mon cœur aussi vous chantez à jamais!

Nous arrivons ensuite aux poésies de Jean Reboul. Reboul était boulanger, mais il était aussi poète, et grand poète. Tout en exerçant son métier de boulanger, il cultivait les muses à ses heures de loisir en écrivant des vers de grande école. Chateaubriand et Lamartine qui le visitèrent à Nîmes admiraient beaucoup son talent. Je me souviens d'avoir lu une anecdote charmante où Lamartine et Reboul jouèrent un rôle. Cette anecdote vous intéressera peut-être, et si vous me le permettez, je vous la raconterai.

Lamartine, se trouvant de passage à Nîmes, s'empressa d'aller rendre une visite au poète-boulanger dont il avait beaucoup entendu parler.

Il se présenta dans la boutique où il trouva le poète les bras enfarinés et servant ses clients. Lamartine se nomma et Reboul tout en s'excusant l'invita à passer dans l'arrière-boutique où il ne tarda pas à le rejoindre.

Dans cette pièce meublée avec une sobriété de Spartiate mais d'une propreté exquise, le poète-boulanger me lut, dit Lamartine, des vers dignes des temps antiques et que je ne saurais trop admirer.

Cela fait également honneur, n'est-ce pas, au grand poète et à celui dont il était l'hôte.

Le chef-d'œuvre que je vais vous lire, et je dis chef-d'œuvre avec raison, valut au poète nîmois un éloge admirable de l'auteur des " Méditations Poétiques."

Dans une de ses " Harmonies Poétiques," " Le génie dans l'obscurité," Lamartine salue en lui l'astre radieux qui vient de se lever à l'horizon littéraire et l'admet ainsi dans la famille des grands poètes qu'il illustra plus tard par ses vers beaux et lumineux.

Le poème qui clôt cette causerie a pour titre

L'ANGE ET L'ENFANT.

Un ange au radieux visage
Penché sur le bord d'un berceau
Semblait contempler son image
Comme dans l'onde d'un ruisseau.

Charmant enfant qui me ressemble,
Disait-il, oh! viens avec moi,
Viens, nous serons heureux ensemble:
La terre est indigne de toi.

Là, jamais entière allégresse,
L'âme y souffre de ses plaisirs:
Les cris de joie ont leur tristesse,
Et les voluptés leurs soupirs.

La crainte est de toutes les fêtes,
Jamais un jour calme et serein
Du choc ténébreux des tempêtes
N'a garanti le lendemain.

Eh quoi! les chagrins, les alarmes
Viendraient troubler ce front si pur!
Et par l'amertume des larmes
Se terniraient ces yeux d'azur!

Non, non, dans le champ de l'espace
Avec moi tu vas t'envoler:
La Providence te fait grâce
Des jours que tu devais couler.

Que personne dans ta demeure
N'obscurcisse ses vêtements,
Qu'on accueille ta dernière heure
Ainsi que tes premiers moments.

Que les fronts y soient sans nuage,
Que rien n'y révèle un tombeau;
Quand on est pur comme à ton âge
Le dernier jour est le plus beau.

Et, secouant ses blondes ailes,
L'ange à ces mots a pris l'essor
Vers les demeures éternelles......
Pauvre mère!.... ton fils est mort!

HENRI A. BERNARD.

LE VOYAGE TRANSATLANTIQUE À GRANDE VITESSE.

La traversée de l'océan, avec les paquebots rapides de nos jours, présente un des progrès les plus merveilleux de notre dix-neuvième siècle. Lorsqu'il y a environ soixante ans le premier service des paquebots à voile fut organisé entre le Havre et New York, avec un départ tous les huit jours, on comptait dix-huit jours de mer comme une traversée heureuse: d'anciens voyageurs se rappellent encore aujourd'hui la traversée en quinze jours faite par l'un de ces paquebots, La duchesse d'Orléans. Par contre, un autre paquebot de la même époque, l'Erie, mit quatre-vingt-dix jours pour se rendre du Havre à New York. Les vents d'ouest qui règnent dans les latitudes du nord et le courant du golfe du Mexique rendaient toujours la traversée plus longue aux voiliers pour venir en Amérique que pour aller vers la France. Aujourd'hui le voyageur qui s'embarque sur un des paquebots rapides du service transatlantique français, celui surtout qui a le bonheur de se trouver à bord du paquebot La Touraine, sait avec une presque certitude, à quelle heure il arrivera au Havre; connaissant la marche du navire, que n'arrêtent ni les gros temps ni les vents contraires, il peut dire à peu de chose près, sur quel point de l'Océan il se trouvera à la fin de chaque journée de marche; en déjeunant tranquillement le samedi matin à New York, il peut se promettre de dîner au Havre—peut-être même à Paris—le samedi suivant.

Le grand paquebot postal d'aujourd'hui, qu'il porte pavillon anglais, allemand ou français, est pour ainsi dire un hôtel flottant. Ce qui frappe d'étonnement sur La Touraine c'est le bel escalier d'honneur et les installations luxueuses: le grand salon reflète le soir mille

lumières électriques, les couloirs sont si larges qu'ils portent des noms de rues, le passager se rendant chez lui, passe par la rue de Paris, ou la rue de Chicago, ou la rue de Londres.

Enfin le signal du départ est donné ; l'immense navire tiré et poussé par de puissants remorqueurs s'éloigne du quai et s'avance dans la rivière du Nord ; le quai est encombré de parents et d'amis qui agitent leurs mouchoirs et lancent aux partants leurs derniers adieux ; une fois rendu au large, le navire se met en marche pour traverser la baie et prendre la mer. Cette sortie par la baie de New York offre un panorama de toute beauté ; d'un côté la statue de Bartholdi domine tous les environs ; au loin on aperçoit les proportions gigantesques du pont suspendu de Brooklyn ; sur les rives voisines, les villes aux couleurs riantes brillent au milieu de la verdure. En sortant de la baie on passe la station de la quarantaine ; on arrive bientôt aux bancs de sable de Sandy Hook : le navire commence sa marche régulière de 18 milles à l'heure, et peu à peu les côtes basses du New Jersey et du Long Island disparaissent à l'horizon.

" Le bord fuit—devant nous s'étend la mer profonde,
Partout les cieux—partout les noirs gouffres de l'onde."

On se demande bientôt si la terre ne reparaîtra qu'au jour de l'arrivée, et s'il faudra rester pendant une semaine entre le ciel et la mer. Lorsqu'au mardi, le navire a fait ses trois premiers jours de marche, on sent que la température s'abaisse, l'air devient plus vif ; on approche des bancs de Terre Neuve. Dans la belle saison d'été, on voit de près la terre canadienne, car on passe en vue du phare du Cap Race, placé sur le sommet d'une côte élevée et pleine de récifs ; on trouve aux environs de nombreuses embarcations à rames et à voiles, on est en plein dans le pays de la pêche à la morue ; on rencontre de tous côtés les bateaux de pêcheurs, espèces de cha-

loupes montées par deux hommes qui reviennent à terre chaque soir avec le produit de leurs lignes. Cette pêche à Terre Neuve et jusque sur les côtes d'Islande, emploie annuellement en France de 500 à 600 navires montés par douze mille marins. Pierre Loti, dans son Pêcheur d'Islande, raconte avec un charme infini les durs labeurs de ces braves pêcheurs. C'est aussi sur le grand banc de Terre Neuve que l'on rencontre à certaines saisons les banquises, " ces vastes plaines ou hautes montagnes de glace qui, venant directement du pôle, refroidissent les régions dont elles s'approchent et parcourent à l'aventure les mers jusqu'à ce que les chaudes brises du sud et les tièdes courants du golfe du Mexique aient divisé ces masses en blocs errants que le soleil de juillet achève de fondre." Le navire change chaque jour de longitude et se rapproche du méridien de Paris ; il faut tous les jours établir sa position et fixer l'heure qui varie à chaque moment ; c'est ce que les marins appellent faire le point à midi. Tous les jours à midi la sirène annonce bruyamment l'heure nouvelle, et chaque jour les montres se trouvent en retard d'une demi-heure ; chaque jour aussi, le tableau du bord indique la marche du navire pendant les vingt-quatre heures précédentes et la distance qui reste à parcourir jusqu'au Havre.

Enfin le samedi arrive : de bon matin tout le monde monte sur le pont pour être des premiers à voir la terre. On voit un point noir à l'horizon, et chacun croit que l'on va bientôt se trouver devant les côtes d'Angleterre. Le point noir grossit et finit par se montrer comme une des îles Sorlingues, groupes de rochers aussi arides que dangereux, qui forment comme un mur d'avant garde à la terre anglaise ; mais voici les hautes falaises qui apparaissent, bientôt le navire fait stopper devant le phare du cap Lézard pour signaler son arrivée. Lorsque l'arrivée a lieu le jour, les drapeaux signaux pavoisés

l'annoncent par le télégraphe du cap Lézard aux amis du Havre ; la nuit, les feux de Bengale tricolores remplacent les drapeaux.

On est encore à douze heures de marche du Hâvre ; on se retrouve bientôt en pleine mer. On traverse dans toute sa largeur la Manche ; au bout de cinq ou six heures, on est en face de l'île d'Aurigny, faisant partie du groupe des îles Jersey ; après viennent les côtes de Normandie, la ville et le port de Cherbourg—et enfin vers le coucher du soleil on approche du cap La Heve, on aperçoit la ville du Havre se déroulant au pied du coteau et s'étendant jusqu'à l'embouchure de la Seine ; La Touraine entre dans les bassins à pleine marée, et notre voyageur, pouvant à peine croire que la traversée est déjà faite, éprouve une satisfaction infinie, en comptant les sept jours et demi qui l'ont amené de la terre d'Amérique à la terre de France.

EMILE ROST.

L'HUITRE ET LES PLAIDEURS.

Dé n'hommes tapé promnain, ain jou, au bord la mer.
Yé tous les dés ensembe oi ain dézouite parter.
Ain dans yé happé li, et dit c'était pou li....
L'aute la té si colère qué li talé fou li,
Mais jige la galopé pou péché yé té bat,
Pasqué dé n'hommes léyé té là comme chien et chat.
Et li dit yé : " ouzaute sorti trouvé dézouite,
Attende, et ma dit vous pou qui li yé....tout souite."
Li ouvri dézouite la et pis li calé li ;
Et pis li dit : comme moin c'est jige, mo valé li.
Et pis pou pas vou cré qué moin c'est ain canaille,
Mapé donne vous chacaine ain joli ti lécaille.

MORALE.

Si tolé dispité pas couri côté jige,
Pasqué ya oté toi jisqu'à to vié chimige.
Tout ça to capab fait yé va dit to coupab ;
Vaut mié to paix, et pis.... débate comme to capab.

JULES CHOPPIN.

LE CHIEN DE L'AVEUGLE.

Quand un soleil de plomb, dans un long jour d'été,
Comme on en voit souvent en notre latitude,
Sur nos fronts engourdis s'est pesamment jeté,
On a ce sentiment de vague inquiétude
Qui s'empare du cœur aux moments de danger.
    On sent un besoin d'air. On veut quitter la ville,
S'enfuir et cependant on a peur de bouger.
    Il est mieux de rester chez soi, calme, tranquille,
Dans un fauteuil d'osier se berçant lentement.
Surtout ne pas sortir de son tempérament
Si les choses ne vont tout juste à notre guise;
Prendre un livre et savoir se faire un peu de brise
D'un éventail de paille agité doucement.
    Le temps passe bien vite à ce taux et la brume,
Vous dit que la nuit vient et qu'il fait bon là-bas
A West End.—Vous savez quel air pur on y hume
Aux bords du grand Lac qui frissonne à quelques pas.
    Vous avez vu sans doute assis sur la jetée
Un aveugle jouant d'un orgue discordant.
Dans sa coupe de zinc une pièce jetée
Interrompait parfois l'air lugubre et traînant.
    Le malheureux n'avait d'ami qu'un chien fidèle
Au poil doux, à l'œil vif, au cœur compatissant.
    A vrai dire c'était une bête fort belle.
Chacun pour l'admirer s'arrêtait en passant.
    Mais un beau soir,—c'était la saison des amours,—
L'orgue ne joua plus.—A l'appel de son maître
Le chien resta muet et ce fut pour toujours.
Il avait une amie et la suivit peut-être!
Et l'aveugle ne put supporter son chagrin
Car peu de temps après il avait rendu l'âme.

L'oiseau vit-il loin de sa mie ou le marin
Loin des mers?..Vous, lecteur, sans l'amour d'une femme?

EDGAR GRIMA.

LES PREMIÈRES PAGES DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

Pour comprendre l'histoire de la France moderne il faut jeter un rapide coup d'œil sur l'histoire des Gaulois, les ancêtres des Français. On verra en ceux-là quelques-uns des défauts, mais aussi les brillantes qualités de ceux-ci. On verra parfois désunion et courage irréfléchi, mais aussi abnégation, grandeur d'âme, et héroïsme chevaleresque.

La Gaule était plus grande que la France actuelle et était comprise entre l'Océan, le Rhin, les Alpes, la Méditerranée et les Pyrénées. Les premiers habitants de cette région y vivaient à l'époque dite quaternaire. On les appelle quelquefois troglodytes, car ils prenaient les cavernes pour abri contre les énormes bêtes féroces qui existaient alors : l'ours blanc, le rhinocéros, le mammouth, et les grands lions. On a trouvé des ossements des hommes des races fossiles, auxquelles succédèrent les races dites préhistoriques du second âge. La première époque est appelée l'âge de la pierre éclatée, parce que les hommes brisaient le silex pour en faire des armes ou des ustensiles domestiques. La seconde époque est l'âge de la pierre polie. Les hommes du second âge venaient probablement de l'Orient ; ils n'étaient plus des nomades vivant de la chasse, mais ils avaient une idée de l'agriculture et possédaient des animaux domestiques. C'est à eux qu'on doit les cités lacustres, composées de huttes élevées dans les lacs, et c'est aussi à eux qu'on doit les monuments mégalithiques ou grandes pierres : les peulvans, les menhirs, les cromlechs, les dolmens, appelés longtemps pierres druidiques, et qu'on trouve encore en si grand nombre en Bretagne.

Vers le dixième siècle avant Jésus-Christ les Celtes vinrent d'Orient; puis vers le sixième siècle, les Gaulois proprement dits, qui conquirent le pays et lui donnèrent leur nom. Peu après vinrent les Belges, qui s'établirent dans le nord de la Gaule. Les Gaulois avaient de grandes épées de fer sans pointe, les Belges des épées courtes et pointues. Les uns et les autres étaient belliqueux et savaient faire un terrible usage de leurs armes. Les Celtes, les Gaulois proprement dits, et les Belges sont les premiers ancêtres des Français. Ce sont eux qui introduisirent le bronze et le fer dans le pays appelé maintenant la France.

L'an six cent de notre ère, un chef gaulois sur la côte de la Méditerranée mariait sa fille et avait convoqué à un festin les jeunes nobles du voisinage. Un marchand grec de la ville de Phocée se trouvait à ce festin et fut choisi pour mari par la fille du chef gaulois, qui s'arrêta devant l'étranger en lui présentant une coupe de vin, selon la coutume du pays. Le Gaulois accepta pour gendre le Grec Euxène, et celui-ci fonda la ville de Massilie, qui fut depuis la riche Marseille. Les Grecs établirent ensuite Antibes, Nice, Arles, introduisirent en Gaule la vigne et l'olivier, et frayèrent la voie, au midi de la Gaule, à la civilisation romaine.

Avant que les Gaulois fussent conquis par les Romains, ils avaient chassé les Etrusques du nord de l'Italie et avaient même pris et saccagé Rome. Rien n'égalait leur audace et leur intrépidité, et l'on connaît leur réponse à Alexandre, qui leur demandait ce qu'ils craignaient : "Nous ne craignons qu'une chose, c'est que le ciel ne tombe sur notre tête." Malgré leur héroïsme, cependant, les Gaulois n'avaient pu empêcher les Romains de fonder la ville d'Aix, 122 ans avant Jésus-Christ, et de s'étendre sur la sixième partie du

territoire gaulois. La Gaule Romaine ou Transalpine se nommait la Province Narbonnaise, ou seulement la Province, d'où Provence. La Gaule indépendante était divisée en trois régions : l'Aquitaine, au sud-ouest ; la Celtique, au centre et à l'ouest ; la Belgique, au nord. Les habitants de l'Aquitaine étaient les Ibères, dont les descendants sont les Espagnols, les Basques, et les Gascons.

La Gaule était composée d'un grand nombre de tribus ou nations indépendantes, hostiles les unes aux autres, et l'unité politique n'existait pas. Il y avait eu des rois, mais au temps de la conquête par César, les nobles avaient formé presque partout des oligarchies, et le chef suprême était élu. Les nobles ou chevaliers, et les prêtres ou Druides, opprimaient le peuple. Les Druides avaient des rites terribles et sacrifiaient des hommes ; ils enseignaient la doctrine de l'immortalité de l'âme et la croyance en un seul dieu. Le peuple, en général, avait un grand nombe de dieux et adoraient même les rochers, les arbres, la mer, les rivières et les lacs. Au-dessous des Druides, il y avait les ovates, qui donnaient l'éducation religieuse au peuple, et les bardes, qui chantaient pendant les sacrifices. Il y avait aussi des prêtresses, dont les plus connues étaient celles de l'île de Sein, que Chateaubriand a immortalisées par la Velléda des "Martyrs." Les Gaulois n'avaient de villes proprement dites qu'au midi, dans le voisinage de la province romaine ; ailleurs, ils avaient des *oppida*, qui n'étaient que des forteresses, où le peuple se réfugiait en temps de guerre.

La république romaine, un siècle avant Jésus-Christ, avait porté ses aigles triomphantes dans presque tout le monde connu et convoitait la Gaule indépendante, quand elle-même faillit être la proie de hordes farouches et barbares. Les Cimbres et les Teutons, chassés par un débordement de la Baltique, envahirent la Gaule au

nombre, dit-on, de douze cent mille, ravagèrent le pays et vainquirent plusieurs armées romaines. Marius, le rival de Sylla, les détruisit et sauva Rome, qui se prépara à faire la conquête de la Gaule. Les Eduens, alliés des Romains, furent vaincus par les Germains appelés par les Séquanais. Vers cette époque les Helvétiens voulurent quitter leur pays de montagnes, où ils se trouvaient trop à l'étroit, et s'établir en Gaule au bord de l'Océan. Jules César les vainquit dans le pays des Eduens et repoussa les survivants dans leur Helvétie, que leurs descendants ne quittèrent plus et qu'ils ont su si bien défendre contre les envahisseurs.

Vainqueur des Helvétiens, César attaqua Arioviste et les Germains près du Rhin et anéantit leur armée. Il avait ainsi libéré les Gaulois du joug des barbares pour les soumettre plus tard à la domination romaine. Depuis l'an 58, pendant cinq ans, César fit la guerre en Gaule et vainquit les tribus gauloises: les Belges si belliqueux, les sauvages Nerviens, les Vénètes aux puissants navires, les Aquitains de race ibérienne. Le capitaine romain traversa même le détroit qui sépare la Gaule de l'île de Bretagne et s'avança jusqu'à la ville de Londres. En l'an 53 la conquête paraissait assurée et César alla passer l'hiver à Rome. En son absence un vaillant chef du pays des Arvernes tâcha de chasser les Romains de la Gaule. Vercingétorix souleva presque toutes les tribus gauloises, et dans la forêt sainte des Carnutes les députés des nations jurèrent d'être fidèles à la cause commune. A la nouvelle de l'insurrection César franchit les Alpes en plein hiver et envahit l'Auvergne. Vercingétorix conçut alors un plan héroïque et fit brûler les villes et les villages pour affamer l'ennemi. Malheureusement, les Bituriges obtinrent que leur ville, Avaricum, aujourd'hui Bourges, fût épargnée et promirent de la défendre.

César réussit à prendre Avaricum, et alla mettre le siège devant Gergovie. Là, il fut attaqué par Vercingétorix et repoussé. Le Gaulois barbare avait vaincu le grand capitaine des Romains. La discipline des légions et le génie de César devaient, cependant, l'emporter sur la valeur des Gaulois. C'est en vain que la cavalerie romaine est rompue et que César perd son épée. Vercingétorix est forcé de se réfugier dans la ville d'Alésia, que les Romains assiègent. Jamais César ne déploya un aussi grand génie que dans cette lutte contre la Gaule entière liguée contre lui. Il fortifia son camp par des travaux immenses, contint Vercingétorix et quatre-vingt mille hommes dans Alésia, avec soixante mille soldats, et repoussa l'attaque de deux cent cinquante mille hommes venus au secours du chef suprême des Gaulois. Le sort en était jeté, Rome avait triomphé. Il ne restait plus à Vercingétorix qu'à bien mourir. Un jour que César était assis dans son camp il vit venir un homme monté sur un beau cheval. C'était le chef gaulois qui venait se livrer au vainquaur pour sauver son armée renfermée dans Alésia. César accepta le marché et épargna vingt mille guerriers. Il n'eut pas la magnanimité de rendre la liberté à son héroïque adversaire et il l'envoya à Rome chargé de fers. Vercingétorix resta pendant six ans dans l'affreuse prison Mamertine, en sortit pour orner le triomphe du vainqueur et fut ensuite mis à mort. Le Romain, l'homme civilisé, eut moins de grandeur d'âme que le Gaulois, que le barbare. Vercingétorix est une des plus grandes figures de l'histoire, et il est bien que sa statue s'élève sur la montagne de Gergovie, où il vainquit César. Que les hommes d'aujourd'hui regardent cette statue et qu'ils se rappellent qu'elle est l'emblème de l'héroïsme, du dévouement à la patrie.

César avait pénétré en Gaule en l'an 58 ; sept ans lui

avaient suffi pour faire la conquête de ce grand pays. Il se montra clément envers les vaincus, et ceux ci adoptèrent bientôt la langue et la civilisation des Romains. Pendant plusieurs siècles l'histoire de la Gaule se confond avec celle de Rome, et comme province romaine, elle partage les vicissitudes du grand Empire, attaqué de toutes parts, au cinquième siècle, par les barbares.

ALCÉE FORTIER.

I

LA CHATTE ET LES CHATONS.

FABLE.

Enfants, écoutez l'histoire
D'une chatte blanche et noire.
Elle avait trois chatons
Bien lutins, bien mignons,
Sous un buffet, dans un coin de la salle;
L'un gris, le second rouge, et le troisième noir.
La bonne mère, un soir,
Leur fit cette morale:
" Mes petits chats-chats,
Je vous fais défense
De griffer les petits rats-rats.
Je sais qu'autrefois notre engeance,
A coups de patte, à coups de dent,
Les taquina....Mais à présent
La guerre est finie.
Plus de combats!
La nation des Souris et des Rats
Désormais sera notre amie.
Ne versons plus le sang; cet acte criminel
Serait à l'avenir un gros péché mortel."

A peine la chatte
Achevait ce discours, qu'un petit rat passa
Tout auprès du buffet. " Qu'est-ce que c'est que ça,"
Dit-elle, en lui lançant la patte ?

" Je le tiens, mes chatons! croquez! régalez-vous!
N'allons pas nous priver pour messieurs les Hiboux
D'une si bonne prise."
Ils croquèrent le rat, et s'en trouvèrent bien.
Puis, quand il ne resta plus rien,
Le petit chat qui portait robe grise
S'écria, bouillant d'indignation :
" La vilaine action
Que nous venons de faire."
—" Sans doute, cela n'est pas beau,
Dit doucement la mère ;
C'est une erreur ; j'ai pris ce rat pour un oiseau."

Hélas! faut-il bien qu'on le dise ?
Souvent l'homme ainsi moralise.
Il moralise avant, il moralise après,
Et se trompant lui-même avec beaucoup de ruse,
Il agit au plus mal et se forge une excuse.
Il peut dire toujours : " Je n'ai pas fait exprès."

A. MALTRAIT.

II

LES NEZ.

J'ai lu, je ne sais où, qu'un brave Européen
Ayant perdu le nez dans une guerre,
Chercha le moyen
De s'en faire faire
Un postiche, en bois!
On en fabriqua pour lui plus de mille.
Le plus beau qu'il choisit, fut l'œuvre d'un Chinois
Menuisier fort habile.
L'Européen trouva ce nez si bien tourné
Et si bien proportionné,
Qu'il le préféra même à son nez véritable,
Qui, trop lancé, dit-on, l'empêchait d'être beau ;
Tandis qu'avec son nez nouveau,
Il se trouva soudain d'un visage adorable.
Reconnaissant, il donne au Chinois cent sous d'or.

Le Fils du Ciel se dit: " Puisque cela rapporte,
Il faut en faire encor;
Si tous sont payés de la sorte,
Je serai riche en peu de temps.
Commençons!" Manœuvrant le tour après la hache,
A fabriquer des nez le voilà qui s'attache.
En deux jours il en fit trois cents;
Et quand, au bout de deux années,
Il eut en stock dans sa maison
Cent mille pifs, valant un monceau de guinées.
Il partit pour l'Europe avec sa cargaison.

A peine débarqué sur le gascon rivage,
Il se mit en devoir
D'étaler son ouvrage.
Bien vite il dut s'apercevoir
De sa bévue! il vit que dame la Nature
Ici comme là-bas, mit sur chaque figure
Un nez! ce petit ornement
Qui ne manque pas d'agrément
Quand il est bien moulé, de couleur blanche et rose.
Le mien m'a l'air un peu commun;
Mais tel quel, j'en suis fier! car c'est si belle chose
D'en avoir un!
Ces nez-ci sont trop courts, ceux-là manquent de pente.
Tant pis! tant mieux! du sien que chacun se contente.
Devant les nez de bois, les Gascons, étonnés,
Pouffèrent de rire.
L'un même au céleste osa dire:

" Prends garde de manquer de nez!"

A. Maltrait,
Membre Correspondant de l'Athénée Louisianais.

UNE FACULTÉ HORS CRANE.

LE SENTIMENT.

Tournez le dos aux philosophes, regardez le monde et les hommes : rien ne s'y fait, rien n'y arrive que par le sentiment ; on ne voit, on ne comprend, on ne croit, que par le sentiment. Qu'on parle, c'est lui ; qu'on pense, c'est lui ; qu'on vive, qu'on meure, c'est lui. Il est tout l'homme et toute la vie, et le poète qui oserait écrire sur le sentiment, sans autre ambition que de chanter le bonheur de l'homme à se sentir ainsi allaité, bercé, par la nature, devrait mettre pour épigraphe à son poème : *Rien sans toi.*

Des choses, des faits, voilà de quoi se compose le monde réel : tout le reste est imaginaire. Aussi le réel est-il indémontrable, tandis qu'on peut toujours démontrer l'imaginaire. C'est à cette épreuve qu'on reconnaît la certitude.

L'invention des "facultés" est là pour le faire voir.

Mais il n'y a point de facultés dans la nature, il ne peut pas y en avoir, par cette raison sans réplique que, la faculté impliquant liberté d'action, chaque partie des êtres organisés ou même inorganiques pourrait agir ou s'arrêter à sa fantaisie, et le monde se dissoudrait. Il n'y a dans la nature que des fonctions, et des organes pour les accomplir.

Devant cette évidence, le sentiment se révèle, non plus comme une saveur plus ou moins agréable, comme une nuance plus ou moins fugitive, de l'intelligence, de la raison, du plaisir ou de la peine, du vice ou de la vertu, mais comme la substance même des idées et de la certitude. On peut imaginer des facultés, découper des

catégories, mettre en hachis, en purée, l'entendement humain, on n'en extraira pas d'autres idées que celles qui nous viennent du sentiment. La raison, l'intelligence, la volonté ne sont que des organes d'assimilation comme l'estomac, le poumon, les yeux, les oreilles, qui digèrent, respirent, voient et entendent ce qui leur est donné par le sentiment : ôtez le sentiment, ce sont des lampes sans huile.

L'analyse et les catégories sont de fort belles choses pour les philosophes : elles leur fournissent un fonds inépuisable de génie, de gloire, sans compter nombre d'avantages qui pour être plus palpables n'en sont pas moins philosophiques ; mais quant à nous autres pauvres diables qui n'avons pour y voir clair que la lumière du bon Dieu, cette façon de nous présenter les choses divisées par petits morceaux ou réparties dans des cases étiquetées, ne nous donne pas grand secours pour résoudre les difficultés que nous rencontrons à chaque instant, quand nous avons besoin tout de suite d'une certitude sur quelque question importante.

Avec le sentiment, rien de pareil, parce qu'il n'y a en lui ni analyse, ni catégories, ni raison à consulter : c'est oui ou non. Il peut se tromper, et surtout on peut s'y tromper faute de discernement, mais il est tenu pour ce qu'il y a de plus certain en fait de vérité.

C'est de cette confiance éternelle et imperturbable que le genre humain a fait le sens commun, c'est-à dire, en d'autres termes, le sentiment universel des hommes sur un certain nombre d'idées sans lesquelles ils ne pourraient vivre.

Qu'on ne s'étonne donc pas qu'un génie comme Pascal, et avec lui presque tout le monde, ait tenu le sentiment pour l'unique instrument de certitude : unique, puisqu'il n'y a pas deux certitudes. Les philosophes n'en con-

viennent pas : il ne s'est encore trouvé parmi eux que Reid pour concéder que la philosophie pourrait, en désespoir de cause, se rabattre sur le bon sens quand le raisonnement philosophique n'en peut décidément plus et jette son bonnet ; mais en face de quelques philosophes il reste tout le monde, qui a encore plus d'esprit qu'eux.

Comment en pourrait-il être autrement ? Le sentiment est un fait palpable, qui se produit cent fois le jour, non pas seulement chez nos semblables, mais dans la nature entière. De ce feu d'artifice que la vie fait éclater sans relâche autour de nous, il n'est pas une étoile, pas un soleil, pas une étincelle, qui ne nous lance son bruit ou sa lumière, et tout homme venant en ce monde voit la lumière et entend le bruit comme nous.

Ainsi, quand le bon sens du genre humain ne serait pas là pour nous l'attester, rien qu'à nous sentir vivre nous ne pouvons croire un instant que le sentiment soit une espèce de département de l'âme, une case de ce cerveau dont on nous décrit les rouages imaginaires, les moteurs supposés, les opérations hypothétiques, sans qu'il puisse jamais être question de quoi que ce soit qui ressemble à une preuve, à une expérience.

En voilà certes plus qu'il n'en faudrait pour dissiper en fumée les théories philosophiques sur le sentiment : mais il y a bien autre chose, c'est la différence absolue entre l'action des sentiments et celle de la raison, de l'intelligence ou de la volonté.

Tandis que celles-ci, comme on peut le voir ou tout au moins le présumer, n'agissent que sous la direction de l'âme, et peuvent se ralentir, s'accélérer, se suspendre ou même s'arrêter au gré de la conscience, le sentiment ne dépend en rien de l'âme, sur laquelle il agit par sa force propre. Il part comme une flèche, il éblouit comme

un éclair, frappe, caresse, désespère, console, fait passer tour à tour les cœurs de l'amour à la haine et de l'horreur aux délices : mais à tout cela l'homme ne peut rien, sa raison et sa force pas plus que sa volonté. Sans doute, quand le bien ou le mal est fait, l'homme peut raisonner, mais il s'agit alors de sagesse ou de courage, et non plus de sentiment.

Et c'est ce qu'on appellerait une faculté de l'homme, ce contact, cette secousse, qui vient le saisir, l'ébranler, sans que rien le lui annonce, sans que rien puisse l'en défendre, que des cris de douleur s'il est blessé ! Non, non, il n'y a là qu'une créature infiniment faible, qu'une petite âme avec sa pauvre lumière, devant une puissance infinie qui la presse de toutes parts et la pétrit comme cire.

Une faculté de l'âme, non : une force de la nature, cela du moins pourrait se présumer.

Vous rendez-vous compte de ce que serait une intelligence capable de discerner le vrai du faux, le fond de la forme, le relatif de l'absolu, dans chacun des êtres et dans chacune des idées dont nous sommes enveloppés ? Dès le soir du premier jour, les sens ne pourraient résister à ce travail, la mémoire en éclaterait. Quelque illusion qu'on se fasse sur la sublimité du génie humain, jamais il ne serait venu à bout d'une seule idée, sur la nature et sur lui-même. Et il n'y aurait jamais eu d'hommes sur la terre.

Pour qui voit cela, et c'est l'évidence même, ce n'est donc pas " faculté de l'âme " qu'il faut appeler le sentiment, c'est " fonction de la nature ". L'âme n'en est ni le siège ni l'organe ; la raison et la volonté ne font que mettre en œuvre les idées que le sentiment y souffle, les unes pour agir directement sur l'homme, les autres pour être manifestées par des expressions ou par des actes.

Et voilà ce que c'est que la métaphysique ; voilà comment peut s'expliquer ce monde d'idées indémontrables pour la raison, invérifiables par l'expérience, qui forment, au-dessus de l'intelligence et de la raison individuelle, l'âme des choses et des êtres vivants. Là, et là seulement, est la source de cet idéal sans lequel l'humanité ne serait qu'une race d'animaux un peu plus méchants mais beaucoup moins sages que les autres.

Que l'homme soit influencé par des communications directes de la nature, cela ne fait pas question. Le tonnerre, les tremblements de terre, les ouragans, le bouleversement des nuages ou même leur coloration plus ou moins sinistre, le frappent d'épouvante et font tourbillonner son âme et son cœur comme une feuille au vent. Mais en dehors de ces désordres vite apaisés, le nombre est incalculable des faits prouvant l'influence que la nature exerce sur les individus isolés ou rassemblés en nombre. Les hallucinations, les pressentiments, la vue ou l'audition à distance, l'hypnotisme, la suggestion, les aberrations de la personnalité en sont autant de témoignages : témoignages souvent suspects quand ils émanent de sujets intéressés de façon ou d'autre, mais irréfragables quand on en est soi-même témoin.

On voit là se découvrir presque clairement une idée mystérieuse qui n'est pas nouvelle, mais que depuis des siècles on n'a guère oser que murmurer. L'individu, si l'on en croit cette effrayante conception, ne serait pas séparé de la nature aussi hermétiquement qu'on le croit ; des attractions inconnues, des forces dont nous ne pouvons avoir la moindre idée, des substances matérielles que nous n'imaginerons jamais, circulent dans tout ce qui vit, dans tout ce qui est, et nous ne serions, nous comme le reste, que des gouttes qui roulent ou flottent dans l'océan de la vie universelle. Bien plus, et autant

qu'on en pourrait présumer d'après l'analyse physiologique des corps organisés symétriquement, ce que nous tenons pour un animal serait un assemblage de plusieurs animaux distincts dont chacun, tout en conservant sa vie individuelle, desservirait certains organes affectés au zoonite, ainsi qu'on nomme ce collier d'animaux.

Il est peu probable que la science puisse jamais aller jusqu'à démontrer que l'homme est réellement un zoonite; mais nous rappelons cette théorie pour montrer que les savants les plus sincères, tout en maintenant l'existence de l'individu, reconnaissent que son isolement a été exagéré. Si nous touchons ce point, c'est pour indiquer la direction où marche la science, car nous voyons là une indication de plus pour placer le sentiment dans une force extérieure agissant sur l'âme, et non dans une faculté du cerveau qui produirait de son propre fonds l'idée sentimentale.

Il y a en physiologie un excellent principe, c'est que la forme de l'organe indique la fonction. Si, dans la question du sentiment, les organes ne sont pas connus ni la fonction déterminée, on ne peut néanmoins s'empêcher d'être frappé du caractère tout particulier des organes que le sentiment agite par des troubles intérieurs qui restent invisibles, par des mouvements nerveux, circulatoires ou mécaniques, qui se manifestent et peuvent aller jusqu'à la plus extrême violence.

Le cœur, les poumons, les organes des sens, les nerfs, le grand sympathique, sont comme autant d'appareils pour aspirer tout ce qui flotte, rayonne, bruit ou s'agite, en dehors de nous. Leurs tissus, leurs dispositions, les courants qu'ils charrient, les marques extérieures qui en rendent l'action visible à tous les yeux et sympathique à tous les cœurs, manifestent, à n'en pas douter, l'effet d'une force venant directement du milieu dont nous

sommes enveloppés ; qui, par un circuit fermé de respiration, de circulation et de courants nerveux, s'engouffre sans cesse dans ce labyrinthe, distribuant dans son cours la nourriture du sentiment. Faute de cet aliment, l'âme, enfermée dans la prison du cerveau, ne pourrait ni connaître ni savoir ; elle n'aurait pas conscience d'elle-même, elle ne pourrait penser : elle n'existerait pas.

A cet appareil si indépendant, que l'on compare le cerveau et la moelle épinière enfermés dans les réduits exigus du crâne et de la colonne vertébrale : aurait-on l'idée, si la physiologie ne nous l'affirmait pas d'un ton si doctoral, que l'esprit humain, ce microcosme où se reflète un abrégé de l'univers, ait jamais pu tenir dans cette boîte et dans cet étui ?

Il est convenu que toute l'âme est dans le cerveau, que les idées s'y forment : que fait-on de tout le reste des organes ? Que fait-on du cœur, surtout, de ce cœur, qui, chez tous les peuples, dans toutes les langues, est tenu pour être le foyer de ce que l'âme a de plus délicat et de plus sublime ?

Quoi qu'il en soit, et à ne considérer le sentiment que dans ses effets, il suffit d'y regarder pour se convaincre qu'il est l'inspirateur à peu près unique de tout ce qui fait sur cette terre le plaisir ou la douleur des hommes, leur gloire ou leur infamie, leur noblesse ou leur avilissement. Quels que soient en réalité les événements de leur vie, ce n'est pas au gré du sort qu'ils vivent heureux ou malheureux, c'est au gré des battements de leur cœur.

Le cœur fait l'homme. Est-ce la raison, est-ce l'intelligence, est-ce la volonté, qui nous font aimer nos semblables, nous attendrir à leurs grâces, à leurs vertus, ou les repousser, les haïr, les assassiner ?

Qu'est-ce que le caractère d'un homme, sinon le plus

ou moins d'énergie du sentiment, en bien ou en mal, dans ses idées et dans ses actes ? Odieux ou sympathiques, sensibles ou secs, vertueux ou vicieux, nous ne sommes tels ou tels que par la façon dont nous sentons les choses. En vain la raison et la volonté se raidissent pour arrêter les élancements de nos désirs, la fureur de nos passions : le sentiment les entraîne, les force à courir avec lui, à raisonner et vouloir ce qu'il rêve et ce qu'il veut, et ce n'est pas trop de dire qu'il n'y a plus ni bien ni mal pour nous quand cette force terrible se déchaîne.

Ainsi, comme toutes les forces de la nature, le sentiment a ses désordres et ses fureurs, et nous pourrions lui imputer, si nous n'avions pas pour nous défendre le libre arbitre et la religion, tout le mal qui se commet sur la terre. Mais comme la nature aussi, il a ses magnificences, et s'il existe au monde un idéal de tout ce qui se peut concevoir de beau, de vrai, de sublime, de presque divin, dans l'homme, c'est le cœur qui l'a créé.

Ce n'est pas la raison qui fait la religion, la sœur de charité, le missionnaire, le martyr ; qui pousse le soldat à la bataille ou le marin à la mer. Ce n'est pas la volonté qui va de mansarde en mansarde porter du pain aux affamés ou caresser la douleur des affligés, ce n'est pas elle qui berce l'enfant sur le sein de sa mère, qui fait de deux cœurs un seul amour, de deux mains unies une amitié.

Tenez, faites une expériences : dites en vous-même : saint Vincent de Paul, Bayard, saint François d'Assise, Jeanne d'Arc, Raphaël, Michel-Ange, Phidias, Mozart, Bossuet, Lamartine, Nansen, et avouez que tout ce qui ait jamais glorifié l'humanité, c'est le cœur qui l'a fait.

Si nous n'avions que la raison et la volonté pour nous consoler des ennuis, des sottises, des chagrins qui nous attristent, nous exaspèrent ou nous déchirent, ce ne serait vraiment pas la peine de vivre !

D'ailleurs le sentiment, comme il fait les âmes, fait les visages. Le sensitif, comme on peut le dire, porte dans toute sa personne une telle expression de sensibilité qu'il éveille l'intérêt. Ses traits, plus animés et plus détaillés par ses continuels mouvements, accentuent l'effet de sa physionomie et y donnent un caractère d'unité et d'intensité plus marqué que dans le commun des visages. La pose, les manières, et jusqu'aux arrangements du costume, s'accordent avec ces signes, et comme le sensitif est généralement de constitution nerveuse quand il n'est pas bilieux, son teint pâle, sa maigreur, sa peau fine, ajoutent une grâce d'originalité aux mouvements des traits et des mains.

A considérer en bloc la population entière du globe, depuis les sauvages bruts jusqu'aux civilisés raffinés, il n'est pas douteux que le type sensitif, qui d'ailleurs concorde avec le maximum d'intelligence d'une race, est incomparablement plus nombreux que le type opposé. Rien qu'à cette proportion on peut dire que le sentiment est la civilisation même, s'il est vrai qu'on peut mesurer la civilisation d'un peuple à la dose de son sentiment. Enfin, à tous les signes si manifestes qui montrent le sentiment indépendant du cerveau et agissant au contraire sur lui, il faut ajouter une propriété qui le distingue absolument de toutes les facultés de l'âme, réelles ou hypothétiques : il est contagieux de génération en génération ou de peuple en peuple. Il se propage en quelques secondes de cœur en cœur à travers les foules, non seulement l'âme ne peut s'en défendre, mais il la paralyse aussi subitement qu'un coup de foudre, et on voit avec épouvante les troupeaux humains, pris de vertige comme des bêtes affolées, perdre jusqu'à la conscience de leurs actes. D'autres fois, c'est pendant des jours, des mois, des années, que la contagion senti-

mentale s'étend, envahit des peuples entiers, pour faire commettre des crimes affreux, supporter tout, jusqu'aux supplices, jusqu'à la mort, sans qu'ils puissent eux-mêmes concevoir comment ils se sont laissé égorger. C'est l'histoire des persécutions, de la Terreur révolutionnaire, de ces boucheries de chair humaine où les victoires et les défaites se mesurent par millions d'hommes.

De 1789 à 1870, notre histoire nationale n'est autre chose que l'épopée du cœur français. Le cours des idées en France n'a été alors qu'une série de crises sentimentales.

Il y a eu d'abord les berquinades, en réaction contre les infamies du règne de Louis XV ; puis la philosophie des hommes sensibles ; puis le culte des héros de l'antiquité ; et quand Rousseau a eu fini d'affoler tous les cœurs avec ses paradoxes sur la nature et la civilisation, le délire sentimental a enfanté la Terreur, et au nom de la nature et de l'humanité, on a coupé vingt mille têtes.

Ou cela durerait encore, ou la France aurait été supprimée par l'Europe, si Napoléon, suscité par le désespoir des peuples, ne s'était dressé comme l'ange exterminateur pour délivrer la France des bêtes féroces qui l'égorgeaient au nom de l'humanité.

Pendant vingt ans ce fut une folie d'orgueil et de gloire, puis la France se réveilla mutilée, abattue, mais l'honneur sauf ; alors, s'ouvrit, avec le mouvement romantique, un demi siècle d'art et de poésie, où l'on vit l'héroïsme guerrier des pères refleurir dans l'enthousiasme sentimental des enfants. Ce qui se passait en France se communiquait à toute l'Europe ; l'exaltation politique, avec les conspirations, les supplices, les massacres, les insurrections, faisait couler autant de sang et de larmes que les guerres les plus sinistres des temps

passés, et au lieu de cet égoïsme glacé qui rend aujourd'hui tant d'âmes indifférentes aux joies ou aux douleurs de nos semblables, ce n'étaient partout que cœurs palpitants, têtes folles chantant ou criant leurs rêves, leurs haines ou leurs amours ; dans ce monde bouillonnant d'enthousiasme et de foi, on était partisan ou adversaire, mais indifférent, jamais !

Ici encore nous le demandons : Qui a fait ces générations tour à tour sentimentales, héroïques, exaltées, amèrement égoïstes enfin ? Est-ce la raison, est-ce la volonté ?

La raison et la volonté sont des forces individuelles qui peuvent sans doute produire des hommes et des caractères tels qu'un César ou un Napoléon, mais que ces hommes puissent créer de toutes pièces un sentiment assez formidable pour soulever l'âme de tout un peuple, de toute une époque, et faire de leurs propres mains je ne sais quelle histoire artificielle des années qu'ils ont vécues, il est impossible de croire cela. D'ailleurs, en dépit de ce que plusieurs ont essayé d'établir, s'il y a en philosophie de l'histoire un principe incontesté, c'est que les événements font les hommes, et que tel qui a tenu le monde dans sa main n'aurait été qu'un inconnu de génie s'il avait vécu quelques années plus tôt ou plus tard. C'est la nature qui fait l'histoire, et ce que nous appelons des événements ou des hommes de génie, n'est qu'une suite d'actions menées par la nature en exécution d'une loi divine : pour qui ne veut pas fermer les yeux à l'évidence, il y a au dessus de la raison et de la volonté une puissance suprême qui dirige la raison, régit la volonté et, par le sentiment, nous inspire nos idées.

En s'imaginant un antagonisme entre la croyance à l'âme et le fait de la sensibilité, les philosophes n'ont pas seulement méconnu une vérité naturelle : ils ont

créé le matérialisme, qui, par une conséquence logique, ne pouvait manquer d'engendrer le scepticisme.

En effet, dire que les idées ne sont que des sensations physiques, c'est dire que l'âme n'est qu'une fonction matérielle, à quoi d'ailleurs on voulait en venir ; dire que les sens et l'intelligence peuvent toujours nous tromper, c'est rayer la pensée et ne laisser de l'homme qu'une brute toujours en délire. Mais si, comme nous espérons l'avoir montré, le sentiment n'est pas et ne peut être une fonction du cerveau ; s'il est manifestement une force spirituelle agissant du dehors sur l'homme, pour lui communiquer des vérités nécessaires que sa misérable intelligence n'aurait jamais pu concevoir, en arrachant le sentiment aux erreurs de la philosophie, on ne ferait que le rendre à Dieu.

On aurait ainsi ajouté un développement nouveau à l'idée de la Providence...

EUGÈNE MOUTON.

(Revue Bleue.)

Au Bayou St-Jean.

L'HOMME QUI EST DANS LA LUNE.

Dans le calme des nuits cet homme nous regarde ;—
Du haut du firmament il nous dit : " prenez garde !
Celui qui fuit dans l'ombre ou rôde autour de vous,
N'est qu'un avant-coureur de bandes de filous :
Soyez prudents, fermez vos portes, vos fenêtres
Contre les attentats de ces ignobles êtres.
C'est pour que vous soyez à l'abri de ces gueux
Que je verse d'en haut mes rayons lumineux.
Ne vous fiez pas trop à l'homme de police :
Souvent il perd de vue un voleur qui se glisse.
' On dit qu'on a vu même,' oh ! comble de malheur,
Ces gardiens de la paix dans la peau du voleur.
Saluez donc, amis, ma demeure argentine
Qui répand sur vos pas sa lumière divine.
Je suis plus important avec mes yeux d'Argus,
Pour vous et vos enfants, que la belle Vénus."

JULES CHOPPIN.